

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 22.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 1er JUIN 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

LES ÉLECTIONS FÉDÉRALES

Aimez-vous les crises électorales ? Si vous raffolez d'éloquence et des émotions du bon peuple, vous êtes servis à souhait ! Deux élections générales en six mois, c'est le comble de l'agitation populaire. Mais chose assez naturelle du reste, plus les appels au peuple sont fréquents, moins ils le passionnent. En quatre ans, notre province a vu quatre élections générales et elle a eu le loisir de s'y habituer. Pour peu que l'on continue à s'adresser aussi souvent au suffrage populaire, de libres et indépendants qu'ils sont aujourd'hui, d'après la formule sacramentelle, les électeurs deviendront indifférents !

La lutte est engagée sur toute la ligne et les scènes familières à chacun de nous vont se reproduire. Tous les dimanches, un mois durant, les électeurs, leurs devoirs religieux étant remplis, recevront après la messe, contradictoirement, même très contradictoirement, des instructions sur leurs devoirs civiques. S'ils ont un tant soit peu l'esprit enclin aux comparaisons, ils devront être frappés du contraste qui existe entre l'instruction à l'intérieur de l'église et celle qu'on fait à la porte. Là, il n'y a pas d'ambiguïté ; le chemin à suivre est clairement indiqué. Personne ne proteste. Sur le perron de l'église c'est toute autre chose. Ici, deux messieurs bien mis, d'une tenue correcte, un sourire séducteur sur les lèvres, l'air convaincu, chantent à tour de rôle : allez à droite, vous y trouvez la fortune. Allez à gauche, c'est là que se trouve la prospérité, le bonheur ! C'est à l'électeur de se décider. Heureusement qu'il arrive aux débats avec des convictions toutes faites, ou qu'on lui a faites pour être plus exact, et il s'en tient à son opinion préconçue. Les discours à la porte de l'église amusent, mais ne convertissent pas, ou du moins fort rarement.

C'est notre système de gouvernement qui exige chez le peuple le plus d'instruction. Nous doutons qu'il y ait sous les cieux une seule nation assez éclairée pour se prononcer en pleine connaissance de cause sur le plus grand nombre des questions soumises à son jugement. Un auteur de droit constitutionnel anglais déclare—et personne n'est venu le contredire—que les mesures qui ont le plus contribué à la grandeur de l'Angleterre, n'ont été acceptées par les électeurs que sous l'influence de la corruption électorale. Le peuple n'en voulait point, parce qu'il n'était pas assez éclairé pour en saisir l'importance et la portée.

Telle est la position en thèse générale, mais il se présente parfois des questions que le peuple juge vite et bien par lui-même, comme tout ce qui touche immédiatement à ses intérêts matériels. Proposez-lui de payer une taxe et vous verrez avec quelle facilité il vous fera comprendre qu'il a compris. Il vous dira le goût qu'il a pour ce remède nécessaire aux maux dont souffrent tous les gouvernements.

**

Il serait intéressant, si ce n'était pas si difficile, d'étudier les motifs qui déterminent les courants d'opinions populaires, si inattendus parfois et si brusques. Il est passé presque en axiôme qu'en fait de succès d'élections, tout dépend de l'organisation. Comment expliquer alors la défaite de lord Beaconsfield, il y a deux ans ? A coup sûr, les conservateurs anglais possédaient une organisation aussi parfaite que celles de leurs adversaires. Lord Beaconsfield avait été acclamé à son retour de Berlin, d'où il rapportait la *paix avec honneur : peace with honor* ; tous les atouts paraissaient dans son jeu, et contre l'attente à peu près générale, la victoire vint couronner les libéraux.

Dans tous les pays de gouvernement populaire, il doit y avoir, et il y a de fait presque partout, une classe dirigeante peu nombreuse qui pousse la majorité, sans qu'elle s'en doute, dans une direction ou dans une autre ; là est la véritable influence ; là se trouve le pouvoir qui fait et défait les gouvernements ; c'est cette classe dirigeante qui forme avec les journaux l'opinion publique.

L'organisation entre pour beaucoup dans les triomphes d'élections. Dans la province de Québec, elle existe à peine. C'est aux Etats-Unis que l'organisation fait merveille. Les comités électoraux fonctionnent en permanence. On y fait le dénombrement des votants tous les six mois. Tous les électeurs sont catalogués, enrégimentés, et la discipline est poussée si loin qu'un électeur, dans les grandes villes, quitte un quartier pour s'établir dans un autre, le comité dont il ressortira à l'avenir, reçoit de suite ordre de surveiller le nouveau venu. L'organisation poussée à cette perfection, constitue un véritable danger pour les libertés populaires, car elle fait dépendre le succès du plus ou moins d'habileté des tireurs de ficelles, des entrepreneurs d'élections. Les journaux américains les plus sérieux se sont souvent élevés contre le pouvoir de ces organisations électorales qui ont souvent décidé du sort des élections aux Etats-Unis.

**

Nos mœurs électorales se sont bien adoucies depuis quelques années. Il est rare qu'il se produise aujourd'hui de ces rixes sanglantes, de ces scènes qui éloignaient les honnêtes gens du bureau de votation. On se rappelle encore les élections de 1832, à Montréal, où trois personnes perdirent la vie ; les élections de 1844, pendant lesquelles l'émeute fit la loi presque partout ; les élections de 1857, et tant d'autres plus ou moins sanglantes.

Le monde politique était alors plus agité, les intérêts en jeu plus considérables, et les conflits de race venaient ajouter à ces éléments de troubles leurs dangereux ferments. Mais aujourd'hui, la lutte se fait sur un terrain d'intérêts matériels peu faits pour surexciter les esprits. D'un autre côté, la durée de la votation réduite à un seul jour, le nombre plus grand des bureaux de votation ont diminué les occasions de désordre et d'émeute.

La littérature électorale, qui laisse encore beaucoup à désirer, vaut aussi mieux que celle du temps passé. Il y a vingt ans, les documents d'élection n'étaient pas faits pour tous les yeux ni pour toutes les oreilles. Nous avons entre les mains une feuille volante qui raconte les faits et gestes du candidat *** ; c'est du dernier scabreux ; on va jusqu'à l'accuser d'avoir contracté toutes espèces de maladies qu'on ne nomme pas. On se contente aujourd'hui de s'attaquer au moral des candidats, et c'est déjà assez.

Mais ce qui ne change pas, ce sont les boniments que les journaux fabriquent au bénéfice de leurs amis respectifs engagés dans la lutte. Nous allons les voir s'épanouir dans quelques jours, après chaque rencontre aux portes des églises. Il y a pour cela des clichés à l'usage de

tous les journaux. Au jeune homme qui a lancé laborieusement son premier discours, le journal ami annonce qu'il est un orateur marquant, un homme d'avenir. Il est vrai que le journal ennemi administre le correctif. Le jeune un tel, dit-il, a voulu donner la réplique à notre redoutable champion, et n'a réussi qu'à attraper une volée de bois vert. Avez-vous jamais remarqué le rôle important que joue le bois vert dans la prose électorale ? On en fait une consommation à ruiner une forêt. Et comme on promet un triomphe certain à chaque candidat ! On s'amuse beaucoup de ces bravades et de ces réclames qui rappellent de loin ces défis que se lançaient, sur un terrain plus dangereux, les héros d'Homère, mais c'est une des conséquences de la lutte. Il faut encourager les amis, soutenir les forts, raffermir les incertains. Si les journalistes ne forçaient pas la note, qui irait au feu ? Promettre la victoire, affirmer qu'on la tient, c'est beaucoup faire pour l'obtenir.

Quoique nous fassions, la crise électorale fera rage ; les digues de l'éloquence sont ouvertes, et nous en avons pour un beau mois de redites. On n'écouterait guère autre chose, et c'est à peine si au milieu du bruit on entendrait l'écho des sonores discours qui ont marqué l'inauguration à Ottawa de l'Institut Royal.

A. D. D.

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

DE QUEL NOM L'APPELER ?

“ Au fond des mers du Nord, nous dit Michelet, il y avait alors (1720-1804) une bizarre et puissante créature, un homme ? non, un système, une scolastique vivante, hérissée, dure, un roc, un écueil taillé à pointes de diamants dans le granit de la Baltique. Toute philosophie avait touché là, s'était brisée là. Et lui, immuable. On l'appelait Emmanuel Kant ; lui, il s'appelait critique. Soixante ans durant, cet être tout abstrait, sans rapport humain, sortait juste à la même heure, et, sans parler à personne, accomplissait, pendant un nombre donné de minutes, précisément le même tour, comme on voit aux vieilles horloges des villes l'homme de fer sortir, battre l'heure et puis rentrer.”

Ce triste rôle qu'un Kant, qu'un Fichte, qu'un Schelling essayèrent de remplir en Allemagne, Christophore Bonavino, plus connu sous son nom de guerre d'Ausonio Franchi, se le donna en Italie. *Pour pouvoir penser et écrire librement*, affirme De Cabernatis, il se fit apostat ; puis, poussé, dit-on, par son hôte et ami Gioberti, il se lança tête baissée à l'assaut de toute vraie philosophie chrétienne.

Si quelqu'un veut s'en convaincre, il n'a qu'à ouvrir au hasard le premier ouvrage publié par Franchi sous le titre de *Philosophie des Ecoles italiennes*. Là, il taxe la philosophie chrétienne de *système absurde de Métaphysique théologique*, et il se montre sans masque l'un des plus chauds partisans du *naturalisme rationnel*. Avec une ruse imitée de Gioberti, il ne laisse debout, au milieu des plus grands génies immolés par sa rage, qu'un homme médiocre et obscur, un certain Alphonse Testa de Plaisance qui écrivit, nous apprend-il, un livre intitulé : *La philosophie de l'affection*, et alors, fier de lui-même en face de ce protégé qu'il se donne, il se laisse aller à toutes sortes de diatribes passionnées contre ce qu'il appelle sottement le *dogmatisme religieux*, ce qui veut dire, dans sa langue hérissée de mots en *isme*, toute science qui croit encore que Dieu sait plus que l'homme.

Ferri lui fait un titre d'honneur d'avoir fondé en Italie l'école du doute : grand honneur en vérité ! S'il est au monde une doctrine qui répugne à la saine raison et ruineuse pour la vraie philosophie, c'est sans contredit le scepticisme. L'histoire nous a transmis les noms de quelques sceptiques de l'antiquité, d'un Pyrrhon, d'un Anaxidème et d'un Sextus Empiricus, mais elle nous a dit en même temps que ces pauvres hommes auraient mérité une place non pas dans un collège ou une université, mais dans un établissement comme Beauport ou la Longue-Pointe. Et il est bien certain que ce système, non, cette folie eût pour toujours disparu du monde, si elle n'eût été ravivée à la fin du dix-